

# Votre opinion

## Bien réagir devant le pire

Par Richard Thibault

**L'auteur dirige une entreprise spécialisée en gestion de crise et a eu lui-même à intervenir dans plusieurs crises majeures.**

Je comprends très bien que les premières heures suivant la pire fusillade survenue en Amérique du Nord soient consacrées au deuil, au recueillement, au soutien collectif, tandis que dans nos médias, tous les experts tentent d'expliquer l'inexplicable. De toute façon, les premières heures d'un tel événement sont toujours entourées de ce halo d'incompréhension que la rareté des informations rend encore plus lugubres. Toutefois, il faudra bien qu'un jour, on réponde à la vraie question, à la seule question qu'on n'a pas encore osé aborder: comment se fait-il que, encore une fois, on n'était pas prêt à faire face à la musique? Comment se fait-il que, encore une fois, la direction d'un endroit public ne s'était pas donné les moyens de prévenir ou, à tout le moins, de réagir adéquatement advenant le pire? Car on ne parle plus maintenant d'un malheureux événement isolé; il y a trop eu de ces fusillades pour dire maintenant qu'on a totalement été pris par surprise.

L'événement aurait tout aussi bien pu se produire dans un centre commercial, une église, un aéroport, un hôpital... De fait, il aurait bien pu arriver n'importe où. Il s'est produit en Virginie, mais il aurait tout aussi bien pu se produire chez nous...

On va maintenant s'interroger sur le nécessaire contrôle des armes à feu.

Aux États-Unis, où le port d'armes à feu est un droit constitutionnel et où il est permis à tous de se protéger contre les attaques et les attentats, les lobbies pro et anti armes à feu n'ont pas tardé à se faire entendre. Déjà, chaque ville américaine essaie de rassurer sa population en montrant que si l'événement s'était produit chez elle, les autorités policières auraient été prêtes à réagir. Déjà, l'industrie de la protection a commencé à plaider le nécessaire virage vers l'établissement de mesures accrues de sécurité. Mais quand bien même on rendrait chaque établissement aussi impénétrable qu'un coffre-fort, de tels

dramas pourraient quand même survenir. La plus belle preuve en est qu'il n'y a pas de dispositif de sécurité plus sophistiqué que celui entourant le président des États-Unis. Pourtant, un tireur fou n'a pu être empêché de descendre le président Reagan et deux ou trois autres de ses prédécesseurs.

Sans être fataliste, il faut reconnaître que pour aussi barbares qu'ils soient, de tels événements se sont produits et se reproduiront encore. Si l'on ne peut les empêcher complètement, donnons-nous au moins les moyens d'y faire face lorsqu'ils surviennent. Mettons un terme à l'improvisation, qui est malheureusement la dominante lorsqu'on fait le bilan de chacun de ces drames.

Chaque établissement public, chaque école, chaque hôpital, chaque CLSC, chaque bureau de poste devrait être obligé par nos gouvernements, chacun pour leurs responsabilités respectives, d'avoir un plan de gestion de crise pour faire face à de tels actes inconsidérés lorsqu'il se produisent. Car la question, on le voit bien, n'est plus de savoir si le drame se produira, mais quand?

Ce n'est pas parce qu'on se donne un plan de gestion de crise qu'on provoque les événements, comme ce n'est pas parce qu'on rédige un testament qu'on mourra dans les heures qui suivent. Seulement, si le pire se produit, on saura quoi faire et comment le faire.

À Virginia Tech, tous les étudiants ont unanimement blâmé la direction du campus pour ne pas être intervenue à temps pour en interdire l'accès et ainsi contribuer à sauver des vies. Pressé de questions par les journalistes relativement à la sécurité et surtout à la réponse tardive des autorités pour protéger la vie des étudiants, Charles Steger, président de Virginia Tech, n'a su que répondre. «Que pouvions-nous faire de plus?»

C'est certain que lorsqu'on attend d'être dans la mélasse jusqu'aux genoux pour réagir, on risque de manquer de moyens. Encore une fois, il nous a prouvé par sa réponse que le pire moment pour commencer à réfléchir à la façon de gérer une crise, c'est lorsque cette dernière vient de nous frapper.